

COMBATS

HOMMAGE À JULES MAURIN, HISTORIEN

Rendre hommage à l'historien Jules Maurin, c'est en premier lieu inscrire ses travaux dans l'ensemble des recherches menées depuis plus de 40 ans à l'Université Paul Valéry-Montpellier III au sein de l'équipe d'Histoire Militaire rassemblée par le Professeur André Martel et qu'il a lui-même dirigée de 1990 à 2002. Il est bon aussi de rappeler, pour mémoire, qu'en 1968 la création d'un centre d'histoire militaire universitaire parut à beaucoup comme une véritable provocation... Ainsi qu'en témoignent opportunément le colonel Carles et André Martel qui initièrent et accompagnèrent très activement la fondation de cette équipe, ce qui caractérisa l'École de Montpellier, ce fut pourtant l'amalgame – largement réussi, soulignons-le – entre historiens-militaires et militaires-historiens (713 mémoires de maîtrise, 370 DEA et 150 thèses soutenus).

Le volume ici présenté est tout d'abord fidèle à ce que fut, et est encore, cette équipe, en dépit des aléas de la vie de l'Université et des reconfigurations des équipes universitaires au fil des réformes successives¹. Mais il veut aussi témoigner de la variété et de la richesse des approches de l'Histoire militaire renouvelée telle qu'elle est notamment enseignée et pratiquée à Montpellier depuis plus de quarante ans. Toutefois, dans un souci de cohérence, cet ouvrage a volontairement été resserré autour de trois thématiques: *Penser et préparer la guerre*; *Combattre et résister*; et enfin *Sorties de guerre*; à cette discipline (le mot est choisi) nombre de collègues, amis, et anciens élèves de Jules Maurin ont bien voulu consentir; nous les en remercions très chaleureusement.

I. PENSER ET PRÉPARER LA GUERRE

Penser *la petite guerre*. L'ère révolutionnaire et impériale, avec les guerres de l'Ouest ou encore d'Espagne, a paru se distinguer des périodes antérieures par l'irruption des masses dans la guerre. Pour un certain nombre de théoriciens, Jomini, La Boëssière, ou encore Roguet, la guerre populaire menée par des irréguliers, encore

confirmée par l'emploi de francs-tireurs durant la guerre franco-prussienne, marqua au point de vue stratégique une véritable césure. Cependant, et c'est ce que montre Bernard Peschot, ces hommes impliqués dans les événements de leur temps ont quelque peu peiné à mettre leur objet d'étude à distance. Et si effectivement le XIX^e siècle fut celui de la théorisation approfondie de la guérilla et de sa pratique, il ressort de son étude que de tout temps, la guerre, et particulièrement *la petite guerre*, a fait l'objet de réflexions, et d'essais de théorisations. En témoignent notamment les recommandations de Tessé ou du chevalier de Folard, deux grands hommes de guerre du début du XVIII^e siècle.

Préparer la guerre, c'est aussi penser les infrastructures, anticiper la menace d'un point de vue matériel. Carole Espinosa examine la participation des places fortes de l'Hérault au système défensif pyrénéen et méditerranéen de 1815 à 1870. Le constat est sans appel : les fortifications sont alors peu ou mal entretenues ; elles ne sont ni modernisées ni renforcées. Au total, l'importance stratégique de l'Hérault ne cesse de décliner au cours de cette période. Et malgré l'essor du port de Sète, plate-forme militaire pour les engagements français en Crimée et en Italie, et surtout base arrière des entreprises coloniales en Méditerranée, l'absence notable d'effort défensif de la France sur son flanc sud coïncide en réalité avec la perception de nouvelles menaces. La guerre de 1870 allait le montrer : le danger est maintenant au nord-est.

Au lendemain du 150^e anniversaire de la naissance de Jean Jaurès, Rémy Cazals revient sur l'Armée vue et pensée par le tribun socialiste dans ses articles publiés dans *La Dépêche* de Toulouse entre 1887 et 1914. C'est l'occasion de retrouver les thèmes principaux développés par l'auteur de *L'Armée nouvelle* : sa critique de l'organisation militaire de la France et de la Loi des Trois Ans, mais aussi ses propositions pour créer une véritable armée démocratique, qui serait à la fois force de défense et de paix. Au passage, on notera qu'en insistant sur l'importance du regard des autres sur le comportement des hommes au combat, le penseur militaire témoignait de sa bonne connaissance de la psychologie des hommes et ouvrait une piste de réflexion féconde intéressant tous ceux qui questionnent la longue ténacité des poilus.

Georges Vidal aborde quant à lui, la perception du communisme bolchévique par l'Armée française de 1920 à 1933 et montre que si le risque subversif fut effectivement apprécié comme un facteur d'affaiblissement de la Défense nationale, le risque d'une révolution en France ou en Europe n'était alors pas vraiment pris au sérieux par les militaires français. Loin de se laisser abuser par la propagande offensive et internationaliste de Moscou, et contrairement à de nombreux observateurs appartenant à d'autres milieux, ils estimèrent très précocement, dès le milieu des années 20, le caractère essentiellement défensif de la stratégie soviétique.

Comme en prolongement de cette réflexion, Georges-Henri Soutou évoque le renseignement français des années cinquante et 60, en plein cœur de la Guerre froide. De cette étude, il apparaît nettement que prenant en compte l'incapacité de percer le secret de l'ordre de bataille de l'Armée Rouge, les services français ont réorienté – intelligemment, compte tenu de leurs moyens – leurs investigations vers des données plus accessibles et supposées permettre de mesurer le potentiel militaire soviétique et de percevoir les prémices d'une attaque imminente éventuelle. Ainsi ont été particulièrement observées et scrutées les voies de communications, les capacités industrielles et d'une façon plus générale, toutes les infrastructures de l'URSS.

Avec l'étude qu'Antoine Coppolani consacre à la crise indo-pakistanaise de 1971 et qui a débouché sur la création du Bangladesh, nous ne quittons pas la Guerre froide. En effet, cette crise s'inscrit dans le jeu triangulaire des trois Grands que sont alors les États-Unis, l'URSS et la Chine. À cette occasion et jusqu'à nos jours, le rôle de l'administration états-unienne, et surtout son inaction face aux massacres de masse commis par son allié pakistanais, font fait l'objet de controverses et suscité plusieurs hypothèses. Comment en effet expliquer le mutisme de Nixon et Kissinger devant les exactions de son allié? Faut-il le mettre sur le compte d'un froid, très froid et cynique calcul politique dans le cadre du jeu triangulaire? Ou bien ce mutisme trouve-t-il son origine dans la surestimation de la crise? Les principaux acteurs ont-ils pensé que cette crise pourrait dégénérer en affrontement direct entre les superpuissances et qu'il valait mieux, en conséquence, s'ingérer le moins possible dans cette crise régionale? Antoine Coppolani démêle cet écheveau complexe en re-contextualisant la crise tout en prenant en compte les personnalités complexes des acteurs.

II. COMBATTRE ET RÉSISTER

Pour prolonger le débat historiographique sur la Grande Guerre

En guise d'hommage et de salut affectueux, un certain nombre de ses collègues les plus proches et de ses anciens étudiants, sans doute parmi les plus marqués par son enseignement et ses recherches sur la Grande Guerre, proposent ici des textes inédits sur les combattants de la Première Guerre mondiale; exceptionnel, ce recueil fournit notamment un croisement de regards qu'il est devenu aujourd'hui particulièrement difficile d'obtenir tant l'historiographie française de la Grande Guerre est devenue un champ d'affrontement à fleurets, bien peu, mouchetés. C'est donc pour nous l'occasion de remercier tout spécialement Jean-Jacques Becker d'avoir accepté de se joindre à nous en l'honneur de Jules Maurin pour défendre le point de vue du courant historiographique qu'il anime depuis de longues années

en compagnie de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker au sein de l'Historial de Péronne. Sans surprise, la plupart des articles réunis ici concernant la Grande Guerre reviennent d'ailleurs sur cette question devenue centrale : celle du moral des combattants et de l'explication de la formidable ténacité des combattants de 14-18 ; aussi le lecteur ne sera-t-il pas dépaysé par la défense du « consentement patriotique » comme explication majeure, proposée par Jean-Jacques Becker. Et l'on ne s'étonnera pas non plus de voir ce point de vue assez fermement discuté par de nombreux auteurs ici réunis, témoignage d'un débat scientifique bien vivant. Ainsi, André Loez, membre du C.R.I.D. 14-18² ; ce jeune docteur de Montpellier est l'auteur d'un livre récent, et remarqué, intitulé *Les refus de guerre. Une histoire des mutins* (Folio-Gallimard, 2010), ouvrage issu d'une thèse renouvelant en profondeur l'histoire des mutineries et des mutins de 1917. Son papier, « Pour en finir avec le moral des combattants », questionne la notion de moral elle-même et ouvre ainsi de nouvelles pistes propres à prolonger et relancer le débat. Odon Abbal, auteur notamment d'une thèse pionnière consacrée aux prisonniers de guerre, effectue pour sa part un bref et plus large retour sur les oppositions historiographiques évoquées précédemment. Pour cet auteur, si le patriotisme a effectivement soutenu le départ des Français au moment de la mobilisation d'août 1914, ce facteur ne saurait expliquer à lui seul la longue patience des poilus ; parmi un faisceau de facteurs contraignants, sont mises en avant les pesanteurs sociales et familiales qui guident largement le comportement des mobilisés. La guerre enferme et maintient prisonniers ses soldats ; d'ailleurs, la plupart de ceux-là le comprennent et développent un certain nombre de stratégies individuelles et/ou collectives pour tenir et tenter d'en réchapper...

Spécialiste d'Histoire religieuse à l'Université Paul Valéry-Montpellier III, et proche compagnon de route de Jules Maurin durant une grande partie de sa longue carrière, Gérard Cholvy commente ici la correspondance inédite du brancardier, infirmier et homme d'Eglise Pierre Péteul. À peine ordonné prêtre, le jeune homme – il a vingt ans – partage les risques, les peines et les souffrances de nombreux poilus qui ont connu la vie souvent extrême des tranchées. Son dévouement à ses frères d'armes et son courage sont sans faille. Plusieurs citations en attestent. Et puis, il fait le choix d'échanger sa place d'infirmier pour celle de brancardier, beaucoup plus exposée. Il a alors la charge particulière d'aller ramasser les blessés et les tués produits par chaque assaut. Cela lui vaut notamment de parcourir le paysage chaotique de l'enfer de Verdun en février 1916, et encore en août 1916 et en avril 1917 dans des conditions particulièrement périlleuses. Les spécialistes noteront avec intérêt, que l'attitude de ce prêtre aux tranchées qui se revendique a-politique, est fort éloignée du patriotisme intransigeant et doit tout

à ce qu'il considère comme son apostolat; ainsi se montre-t-il attentif sinon favorable, comme un certain nombre de ses confrères, aux offres de paix effectuées par le Pape à l'été 1917. La fin de non-recevoir opposée à ces propositions par les différents responsables politiques et militaires de l'époque mériterait à coup sûr un examen approfondi dans de nouveaux travaux. Intéressantes aussi, sont les notes de ce brancardier-prêtre à propos de ce qu'il ressent comme « une baisse considérable au point de vue religieux » des recrues de la classe 17... Enfin, lorsqu'il évoque « l'ennemi », c'est pour noter l'existence d'un arrangement entre les occupants adverses des tranchées françaises et allemandes permettant de limiter les effets de la violence de guerre et diminuer la mortalité... ce qui cadre mal avec la thèse de la *brutalisation* chère à certains historiens.

De l'absence de haine pour l'ennemi, ou à tout le moins, du respect qu'on lui porte, dans certains cas, Jean-Claude Hélas, médiéviste de son état, rapporte un autre cas tout à fait singulier au travers de ce qui est arrivé à un aviateur français abattu en Meuse en 1918, François de Rochechouart, marquis de Mortemart. Issu d'une illustre famille de militaires, ce combattant français commença la guerre comme cavalier avant d'être affecté au Train, puis au service auto du 13^e d'artillerie. En 1915, à sa demande, il est affecté au 1^{er} groupe de bombardement; mais c'est la chasse qui intéresse cet ancien dragon. Après avoir obtenu son brevet de pilote de chasse, il est affecté en décembre 1916 à l'escadrille n° 23. Vaillant pilote, titulaire de six victoires, c'est-à-dire de six avions ennemis abattus, il est à son tour abattu le 15 mars 1918 en secteur allemand. Les Allemands l'ont semble-t-il recueilli et soigné; en vain. Ils ont ensuite enterré le pilote français en dressant une stèle en son honneur sur laquelle fut portée une inscription laudative... Aujourd'hui, un monument dressé dans les années vingt par la famille et rénové récemment (en 1987), témoigne encore, non seulement de ce destin fauché par la guerre mais aussi des jeux et re-jeux de la mémoire longue et trans-générationnelle de cette tragédie européenne. Les cérémonies du souvenir organisées devant le monument pour le 80^e anniversaire de la disparition du pilote et de la fin de la guerre rendent compte de la présence particulièrement vive de cette mémoire.

Elie Pélaquier a momentanément abandonné ses archives provinciales de l'époque moderne pour évoquer l'image des soldats territoriaux chez les officiers des régiments de ligne au début de la Grande Guerre. L'historien rappelle un élément souvent oublié: les nécessités de la guerre et les premières hécatombes, ont conduit l'état-major à affecter rapidement de nombreux territoriaux en renfort sur le front. Hommes d'âge mûr (ils ont la quarantaine), souvent chargés de famille, plus installés dans la vie que les jeunes recrues, ces hommes jouent en effet un rôle déterminant durant les premiers mois de la guerre mais aussi durant toute sa durée. L'analyse repose notamment

sur le dépouillement des archives du 240^e Régiment d'Infanterie où dès octobre 1914 les territoriaux représentèrent les 2/3 de l'effectif. Plusieurs remarques peuvent être effectuées les concernant : leur entraînement est notoirement insuffisant et ne les prépare guère à ce qu'ils vont devoir affronter quelques jours plus tard, quelques semaines, tout au plus. À l'insuffisance de leur formation militaire, il faut ajouter, pour un grand nombre d'entre eux, leur faiblesse physique. Les officiers chargés de les instruire, puis de les conduire, s'en inquiètent et s'en plaignent. De même, leur sens du sacrifice est-il mis en doute ; ces anciens sont réputés plus aptes à tenir une position fortifiée qu'à en conquérir... Il s'avère en outre difficile de trouver de bons sous-officiers dont on sait le rôle déterminant qu'ils ont à jouer en ligne dans l'encadrement des troupes. Malgré tout, ce sont ces « bons vieux pères » qui tiennent les tranchées durant le premier hiver. Ce papier rappelle que sous la dénomination abusivement globalisante de « combattants », de nombreuses situations cohabitent qui mériteraient d'être mieux prises en compte et distinguées par les historiens. Aussi, et dans le prolongement des travaux réalisés par Jules Maurin pour le Languedoc, une véritable sociologie des soldats de 14-18 reste à entreprendre à l'échelle nationale.

François Cochet propose quant à lui la primeur d'une plus large réflexion entreprise sur le rapport des soldats à leur arme et revient sur les pratiques de combat depuis la Première Guerre mondiale. Pour ce spécialiste des combattants des tranchées, il est douteux que des seuils de brutalité aient été franchis durant les combats de la Grande Guerre. Et à certains historiens qui en dépit des apports convergents des travaux récents et des témoignages demeurent fascinés par le corps à corps et le combat au poignard de tranchée, il rappelle, à juste titre, que la grenade, et non pas le couteau, fut l'arme du combat rapproché. En 1929, déjà, Jean Norton Cru moquait les mythographes fervents de l'usage de la baïonnette... par d'autres qu'eux-mêmes !

Mais il est plus d'une façon d'appréhender la guerre. En ethno-historien, et partant de la fameuse toile du Départ accrochée Gare de l'Est, à Paris, Yves Pourcher évoque ici les jours de guerre au travers des trains de guerre et des trains de la guerre ; ceux du départ, trains de mobilisés ; ceux aussi de certains retours douloureux, trains sanitaires ; par petites touches, surgissent également des éclats de la vie quotidienne des hommes, des femmes et des enfants qui arpentèrent les gares de province en ce temps de Grande Guerre.

Vieux complice de Jules Maurin en compagnie duquel il s'est notamment intéressé aux mutins de 1907, Rémy Pech revisite la « rumeur de Béziers et le massacre des pioupious » durant la Grande Guerre. Grâce à une nouvelle investigation approfondie, Rémy Pech fraie un chemin entre rumeurs et faits, entre mythe et histoire.

Au terme de cette section consacrée à l'histoire des combattants

de la Première Guerre mondiale, il a semblé opportun et nécessaire d'effectuer, à la lueur des débats présents, une relecture serrée de la thèse d'État que Jules Maurin a consacrée aux soldats languedociens de la Grande Guerre. Opportun en ce que cette thèse accompagne encore de jeunes et moins jeunes chercheurs; et nécessaire en ce qu'elle reste à ce jour la seule thèse d'histoire sociale militaire du peuple des tranchées. Mais cette relecture ne laisse cependant pas de surprendre, encore, et tout d'abord par sa rigueur méthodologique et l'ampleur du dépouillement réalisé; ensuite par la pertinence des questionnements posés et des réponses apportées qui éclairent bien des sujets âprement débattus aujourd'hui. Force est d'avouer que ce travail soutenu en 1980 n'a pas pris une ride. D'où notre incompréhension à l'égard de l'ostracisme imposé à ce travail fondateur par une partie de l'historiographie française de la Grande Guerre depuis une vingtaine d'années.

Fort heureusement, cette posture bien peu scientifique n'a pas cours de l'autre côté des Alpes. Au contraire, et grâce à Giorgio Rochat, un autre ami fidèle de Jules Maurin, l'influence des travaux de ce dernier en Italie est pleinement visible. En témoigne le beau texte composé par Giorgio Rochat à partir des travaux menés par l'une de ses étudiantes, Stefania Tormena. Fondée sur l'analyse quantitative des « fiches matriculaires » qui sont l'équivalent de nos registres matricules, cette recherche au 1/10^e portant sur les soldats valdôtains constitue un premier jalon important d'une recherche plus ample et internationale qu'il reste à entreprendre. Nul doute qu'un tel chantier sera l'un des chantiers phares des prochaines années de chaque côté des Alpes, dans le droit fil de celle menée par Jules Maurin sur les soldats languedociens.

Résistances

Si la sociologie et l'anthropologie historiques, l'ethno-histoire, ont été hier et demeurent aujourd'hui deux approches très fécondes des recherches menées à Montpellier, le recours à la prosopographie complète depuis de nombreuses années déjà la trousse à outils de l'historien. Et de ce point de vue, les travaux de Christine Levisse-Touzé s'inscrivent assurément dans ce mouvement fécond; son évocation de ces femmes encore trop absentes de l'Histoire et de la Mémoire de la Seconde Guerre mondiale, de ces Françaises pourtant engagées de plus d'une façon dans la guerre, chez les Français Libres ou dans la résistance intérieure, témoigne à nouveau de la vitalité et du renouvellement permanent de l'Histoire militaire. On retiendra d'ailleurs que pour les femmes françaises, leur engagement militaire ne fut pas pour rien dans la reconnaissance de leurs droits civiques par le Gouvernement Provisoire de la République Française. De ce point de vue, et bien davantage que la Première Guerre mondiale, la Seconde représenta bien un tournant dans la condition féminine.

André Martel, avec un sens pédagogique resté fameux chez nombre de ses anciens étudiants, évoque quant à lui, l'Armée dans la Résistance comme corps. Il le fait en retraçant le parcours à plus d'un titre exemplaire du général Jean Verneau, chef d'état-major de l'Armée de l'Armistice, puis chef de l'Organisation métropolitaine de l'armée (OMA) qui fut la matrice de l'Organisation de résistance de l'Armée (ORA); cette trajectoire militaire hors norme pose les questions essentielles de l'engagement et de l'obéissance. Jean Verneau est mort en déportation à Buchenwald en 1944. Une autre trajectoire singulière de résistant indomptable est évoquée par Pierre Casado au travers de la haute figure de l'occitaniste Charles Camproux, qui fut professeur à l'Université de Montpellier. Après avoir brûlé ses dernières munitions durant la Bataille de France, Camproux fut fait prisonnier; en tant que sous-officier et refusant de travailler pour les nazis, il fut ensuite transféré dans un stalag où très vite il se distingua par son attitude insoumise; rapatrié courant 1941, il rejoint rapidement les rangs de la Résistance intérieure pour poursuivre la lutte sans relâche, jusqu'à la Libération. Cette évocation est aussi l'occasion de saluer le souvenir du soldat Thomsen, soldat, occitaniste et *juste* allemand qui sauva la vie de Camproux et paya de sa vie l'insuffisance de son allégeance au nazisme.

L'esprit de résistance se nourrit également de mythes. Christian Amalvi rappelle à point nommé les usages et mésusages de la figure mythique de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche depuis le début du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Son étude montre notamment à quel point le mythe de Bayard fut instrumentalisé par la Troisième République dans son entreprise d'éducation de la jeunesse. Avant d'amorcer un déclin à partir des années soixante, la figure exemplaire du compagnon de François I^{er} fut encore mobilisée par le régime de Vichy et... par certains groupes de la Résistance intérieure. Preuve encore de la force du mythe, en juin 1942, la presse anglaise n'hésita pas à saluer la sortie des Français Libres du réduit de Bir-Hakeim et à comparer le général Koenig à... Bayard.

Carol Iancu rappelle le parcours méconnu du diplomate Jacques Truelle, ambassadeur de France à Bucarest qui, tout en servant les intérêts français pour le compte de Vichy, et en travaillant particulièrement à la diffusion de la culture française, anima durant plusieurs mois et clandestinement des cercles gaullistes de la France Libre en Roumanie, avant de rejoindre Alger en juin 1943, où le général de Gaulle lui confiera une ambassade à Madrid.

Depuis Londres, précisément, de Gaulle et la France Libre menèrent dès 1941 un âpre combat sur le terrain diplomatique. Ainsi que le montre Jean-François Muracciole, il s'agissait d'imposer la permanence de la présence de la France – de celle qui continuait la lutte – au sein de grandes institutions internationales telles que la SDN et le BIT. Au-

delà, il s'agissait surtout de faire entendre la voix de la France Libre dans les conférences internationales réunies pour préparer la fin de la guerre, le châtimement des criminels de guerre, et le tracé des futures frontières internationales. On notera, à nouveau, le travail remarquable effectué par René Cassin qui a grandement œuvré pour donner ou redonner sa place à la France dans le concert allié, durant la guerre, et pour préparer l'après-guerre.

Autres lieux, autres combats, autres combattants. Gérard Dedeyan retrace les combats des Chrétiens du Mont Liban du XI^e au XVI^e siècle. Pour sa part, André-Paul Comor trace un bilan historiographique en demi-teinte des travaux entrepris sur la Légion étrangère. En effet, les recherches menées sur ce corps singulier sont rendues difficiles du fait des restrictions imposées à la consultation et à l'exploitation des dossiers personnels des légionnaires, prototypes de l'engagé volontaire. Fort heureusement, pour son étude croisée portant sur les zouaves pontificaux et les garibaldiens, Hubert Heyriès ne s'est pas heurté à de tels obstacles. Son étude prosopographique fondée notamment sur les archives militaires italiennes permet d'établir que si le parcours et l'histoire des zouaves pontificaux et de leurs ennemis jurés, les garibaldiens, témoignent d'un monde en profonde mutation, leurs mythologies respectives antinomiques voilent dans le même temps un profil sociologique et mental pourtant assez comparable.

III. SORTIES DE GUERRE... D'UNE GUERRE À L'AUTRE

Au sortir des tranchées, rappelle pour nous Antoine Prost, si les combattants français imposèrent la reconnaissance de leurs droits et celle du rôle de leurs associations, ce fut au prix d'un âpre combat politique, mené notamment par un jeune juriste particulièrement doué, René Cassin. En reconstituant l'histoire de cette lutte d'après-guerre qui déboucha notamment sur la loi des Pensions du 31 mars 1919, Antoine Prost pose avec acuité la question des relations État-citoyens et celle de leurs obligations réciproques. L'historien voit dans les victoires des anciens combattants l'inauguration d'un mode spécifiquement français de démocratie sociale.

Avec Anthony Clayton, fidèle collaborateur de notre équipe depuis de nombreuses années, nous changeons d'après-guerre et de continent. Le spécialiste de l'histoire militaire britannique évoque le cas mal connu en France des troupes supplétives britanniques originaires d'Afrique de l'est, les Askaris, employées sur tous les fronts durant la Seconde Guerre mondiale, des savanes africaines jusqu'aux jungles birmanes. Une telle expérience guerrière, ajoutée aux déceptions de l'après-guerre, ne fut d'ailleurs pas sans conséquence sur l'essor et la radicalité du mouvement nationaliste Mau Mau au lendemain de la victoire alliée...

Comme en écho, Armelle Mabon, spécialiste des troupes africaines de l'Armée française de la Seconde Guerre mondiale aborde l'histoire douloureuse et trop peu connue du destin des unions contractées par des soldats africains avec des femmes françaises. À nouveau, l'armée et l'État se trouvèrent confrontés à la question raciale et coloniale.

Patricia Boyer évoque les différents visages présentés par ce que l'on appelle couramment et dans une formule peut-être trop globalisante les « fêtes » de la Libération en 1944-1945 ; certaines empruntent en effet pour une part aux fêtes traditionnelles où au travers de la danse et de la musique notamment, corps et âmes se libèrent après des années de restrictions et de peur. Mais, d'autres cérémonies ou manifestations eurent clairement une fonction d'affirmation de reconquête politique à l'encontre de l'ennemi étranger en fuite et de l'ennemi intérieur vaincu ; de telles pratiques ressortissaient alors davantage de pratiques démonstratives et compensatoires, depuis les défilés des résistants vainqueurs jusqu'aux dérapages que constituèrent en de nombreuses villes, les « carnivals moches », qui prirent pour cible des femmes suspectées de relations avec l'occupant. À travers l'évocation de ces « fêtes », et parce que la guerre et l'occupation ont introduit un « désordre », c'est aussi des multiples facettes de ce qui s'apparente à une « restauration », que traite Patricia Boyer.

Dans une certaine mesure, ce phénomène de restauration n'est pas sans rappeler celui repéré par Jean-Marc Lafon en Espagne, un siècle et demi auparavant, à la fin de la guerre et de l'occupation française. Ici, ce n'est qu'après une phase plus ou moins longue d'attentisme, que l'Église et les clercs espagnols ont récupéré à leur profit l'insurrection populaire et rejoint la résistance. Mais, de fait, lorsque vint le moment de rétablir l'ordre moral secoué par la guerre et l'occupation, cette adresse politique permit à l'Église espagnole d'encadrer et d'organiser la restauration. Là aussi, les mœurs, et particulièrement les femmes et leur sexualité, furent questionnées et sanctionnées. Libération peut rimer aussi avec réaction.

Et l'on retrouve la sortie de la Seconde Guerre mondiale. Les Alliés avaient promis avant même la fin de celle-ci de démanteler définitivement la Wehrmacht. Cependant, la division du monde en deux blocs antagonistes et la Guerre froide changèrent rapidement la donne, et du côté occidental, l'idée de reconstituer une armée allemande se fit jour à nouveau pour renforcer la défense de l'Occident contre l'URSS. Mais comment construire l'armée d'un régime démocratique avec des éléments ayant servi un régime criminel ? C'est sur cette redoutable équation que se penche Pierre Barral. Le grand sens politique de Konrad Adenauer est une nouvelle fois mis en lumière.

Autre temps, autre guerre ? *No Peace without Justice*, tel pourrait être le titre de la contribution de Jean-Charles Jauffret consacrée aux crimes de guerre et « dommages collatéraux » en Afghanistan de 2001 à 2009.

De fait, la question des crimes et « dommages collatéraux » perpétrés tant par les troupes occidentales que par leurs alliés afghans se pose chaque jour avec une grande plus acuité ; en effet, il apparaît de plus en plus évident que la stratégie aérienne ne peut prétendre résoudre les problèmes d'insécurité générés par l'insurrection des taliban. Pire, les exactions et surtout les frappes, non ou pas assez discriminées, et, qui tuent et blessent des civils, ne font que renforcer l'influence des insurgés.

Au Kosovo, pourtant, dans un contexte certes moins dégradé et surtout moins complexe, ainsi que le rappelle Jacques Aben en chercheur et en témoin, la stratégie globale mise en œuvre et incluant notamment la dimension politique et économique pour sortir de la crise commence à faire sentir ses premiers effets. Dans une certaine mesure, cette pacification en passe de réussir au Kosovo, pourrait peut-être servir d'inspiration et de modèle pour d'autres théâtres conflictuels.

Ainsi, de la petite guerre de Vendée à l'insurrection afghane, les penseurs militaires et les acteurs de terrain sont confrontés à des défis sans cesse renouvelés. Il apparaît nettement que *Penser et préparer la guerre* est inséparable du *Penser et préparer la paix*. Ainsi la boucle est-elle bouclée. Au total, nous espérons que l'ensemble de ces contributions ne témoigne pas seulement du renouvellement et de la vitalité de l'histoire militaire en France et à l'étranger, mais qu'il démontre, s'il en était besoin, l'utilité sociale de notre discipline, sinon son caractère d'urgence.

Jean-François Muracciole et Frédéric Rousseau,
Montpellier, le 11 avril 2010.

NOTES

1. L'équipe d'histoire militaire de Montpellier, après le désengagement du CNRS fin 2008, a intégré le Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences Humaines et Sociales de Montpellier (C.R.I.S.E.S., EA 4424). Dans ce cadre élargi et transdisciplinaire, les recherches d'histoire militaire renouvelée se poursuivent selon plusieurs axes : histoire et mémoire combattante ; relations internationales ; histoire maritime.

2. C.R.I.D. 14-18 : Collectif de Recherches International et de Débats sur le Premier Conflit mondial ; ce collectif, entendu comme la constitution d'un « intellectuel collectif », réunit depuis 2005 une équipe interdisciplinaire et internationale de chercheurs s'intéressant à l'histoire de la Grande Guerre ; pour plus de détails, voir le site www.crid1418.org